

# Épreuves d'amour en Mauritanie

Corinne Fortier\*

*« Je t'aime plus que la guitare / et ses notes en taïrâr  
(mode musical).  
Je t'aime plus que le poète Nizar / et ses poèmes.  
Je t'aime plus que les fleurs / et leurs parfums.  
Je t'aime plus que le paysage / et ses pâturages.  
Je t'aime plus que les ongles / rouges comme le sang.  
Tout cela je l'ai enfoui / loin de toi  
de crainte que tu ne l'apprennes. / Cependant, per-  
sonne ne peut cacher sa flamme. »*

Poème maure<sup>1</sup> contemporain de Mułammad wuld  
Shaddu :

## Galanterie

De même que la courtoisie au XII<sup>e</sup> siècle français est un critère de distinction sociale qui différencie le « courtois », celui qui fréquente la cour, du « vilain », le paysan ; dans la société maure, la courtoisie est ce qui distingue les nobles, originaires de tribus maraboutiques ou guerrières, de ceux qui ne le sont pas, soient les tributaires, les forgerons, les griots ou les anciens esclaves. Il semble que les Maures, pasteurs nomades parlant un dialecte arabe nommé Îassâniyya, arabisés depuis fort longtemps en partie par les Almoravides à partir du XI<sup>e</sup> siècle puis par des populations arabes (Bani Îassân) présentes dès le XIV<sup>e</sup> siècle, aient hérité du code de chevalerie arabe connu sous le nom *futûwwa*.

Comme le dit un proverbe arabe qui distingue ainsi l'attribut principal des hommes de celui des femmes : « On est homme par sa qualité et non par sa beauté » (*râjulu bi kamâlihi lâ bi jamâlihi*). Or, la qualité d'un homme dans la tradition arabe comme dans la culture maure est toujours associée à la noblesse de naissance bien qu'elle doive être cultivée par

---

\* Chargée de Recherche au CNRS, Laboratoire d'Anthropologie Sociale (CNRS-EHESS-Collège de France), corinne.fortier@college-de-france.fr

1. Des notes de bas de page ont été ajoutées pour indiquer la référence des poèmes cités sauf dans le cas où ils ont été recueillis par mes soins, afin d'éviter en cela un surplus de notes.

celui qui l'a reçue en héritage. Cette qualité, nommée *murrûwa*, renvoie, selon la conception arabe, à l'« esprit chevaleresque » et à la générosité (Farès 1977 : 636-637). L'islam a repris cette valeur à son compte, affirmant que « la *murrûwa* est sœur de la foi » (*murrûwa akhtu dîn*). Constitutive de l'honneur, un homme ne saurait s'y soustraire sans déchoir, bien qu'aujourd'hui en Mauritanie, avec la naissance de l'individualisme et l'influence d'un certain discours islamiste, cette valeur tende à disparaître.

Si cette notion distingue les hommes entre eux c'est surtout dans leur comportement vis-à-vis des femmes. En effet, la *murûwwa* est essentiellement un code de galanterie dont une des principales manifestations est de soustraire la gent féminine à toute tâche pénible. Ce comportement s'applique surtout aux femmes nobles et non aux forgeronnes, griottes, tributaires, ou esclaves affranchies astreintes au travail qui leur est propre.

La *murûwwa*, comme la galanterie, est une valeur intrinsèquement ambivalente puisque la femme n'est valorisée que dans la mesure où une infériorité naturelle lui est imputée. En effet, c'est parce qu'elle est considérée comme faible que les hommes la déchargent de certaines tâches, faisant passer cette infirmité supposée comme une dispense libératrice. Paroxystique est, à cet égard, la conception selon laquelle l'homme doit subvenir aux besoins de son épouse. Ce « privilège » féminin ne cache-t-il pas le désir de la priver d'une certaine autonomie en l'installant ainsi dans une dépendance économique vis-à-vis des hommes.

Dans le même temps, l'homme, en s'affirmant comme protecteur de la femme du fait de sa dite faiblesse, la prémunit contre toute violence verbale ou physique, et force est de constater que les agressions faites aux femmes en Mauritanie sont très rares. Non seulement le galant homme se garde d'offenser une femme, mais il se montre attentif à son bien être et pourvoit à ses besoins qu'il se doit d'anticiper. Aussi, lorsqu'il se trouve en compagnie d'une belle, lui laisse-t-il la place la plus confortable et lui offre-t-il de quoi se désaltérer ou s'alimenter. L'homme manifeste ainsi qu'il ne cherche que le bonheur de la femme, et que celui-ci contribue en retour à son propre bonheur.

Dans la société maure, ce code de bonne conduite est appris dès l'enfance ; le petit garçon qui vit dans un univers féminin est très tôt accoutumé à rendre des services aux femmes de son entourage, en effectuant leurs courses, en allant leur chercher de l'eau, en portant leurs messages, en les aidant à servir les invités, en laissant à sa sœur les aliments les meilleurs.

Le galant homme ne doit pas seulement se montrer prévenant mais aussi savoir réagir lorsqu'une quelconque difficulté advient. Il peut même lui arriver de la souhaiter quand il s'agit d'une femme pour laquelle il éprouve quelque inclination, ayant ainsi l'occasion de lui manifester son dévouement. C'est ce que montre un vers de poésie galante où le poète espère « ôter une épine du pied », au sens propre comme au figuré, à sa belle :

« J'espère que mon aimée, piquée par les épines<sup>2</sup>, / m'appellera pour les retirer. »

Dans ce poème, l'homme apparaît comme un chevalier servant tout comme dans la poésie arabe antéislamique ou dans le madrigal du Moyen Age occidental qui décrivent une femme maîtresse dont le poète est l'esclave dévoué. Dans la société maure, le poème amoureux, qui a généralement la forme d'un quatrain (*gâf*), n'est pas l'apanage de lettrés spécialistes, sa valeur étant moins formelle que pratique, puisqu'il est essentiellement composé dans le but de toucher le cœur de l'aimée<sup>3</sup>.

L'homme noble, relativement oisif à la différence des membres des autres catégories sociales, peut s'adonner au jeu amoureux comme il s'adonne au jeu guerrier, tous deux reposant sur une logique de défi. Dans le jeu amoureux, la femme n'est qu'une proie, une gazelle selon l'image poétique arabe, qu'il s'agit de capturer. Pour ce faire, la poésie, qui, jusqu'à une période récente dans la société maure était exclusivement masculine, constitue une arme de choix, de même qu'elle était l'arme préférée des troubadours. Identiquement à l'amour courtois, les moyens de conquérir la femme s'apparentent aux techniques de la chasse et empruntent leur vocabulaire au lexique guerrier.

Par le médium de la séduction, il s'agit certes de plaire à l'aimée, mais aussi, comme dans la *fin'amor*, de parfaire ses qualités d'homme. En effet, le jeu amoureux possède une valeur initiatique puisque c'est à travers lui que le jeune homme apprend la maîtrise de soi (*Īkam rāŌu*)<sup>4</sup>, vertu par ailleurs bien connue du Moyen Age occidental sous le nom de *mezura*. La séduction, dans la société maure, est un rite de passage par lequel le jeune homme rivalise avec d'autres prétendants, et ce, en particulier, à l'occasion de réunions nocturnes.

### Rivalités

Les réunions nocturnes ont lieu dès l'âge de la séduction, soit pour le garçon, dès la puberté, ou, selon l'expression locale, dès qu'« il a attaché son pantalon et jeûné pour le Ramadan » (*rbaṭ sarwâl u sâṃ ramadân*), c'est-à-dire vers douze ans, et pour la fille, plus précocement, vers neuf ans<sup>5</sup>. Ce type de réunion galante, similaire à celui connu chez les Touareg sous le nom d'*ahal*, est localement appelé du terme arabe d'« assemblée nocturne » (*jamâ'at al-layl*)<sup>6</sup>.

2. Il s'agit des petites boules piquantes *d'initi* (graines de *Cenchrus catharticus*) qui s'accrochent aux vêtements, aux cheveux ou aux doigts de pied et que l'amant aura plaisir à retirer une à une très délicatement, cela lui donne ainsi l'occasion de « toucher », dans les deux sens du terme, l'aimée.

3. J'ai développé le rôle de la poésie dans la séduction ainsi que les différentes figures du discours amoureux dans un article à paraître intitulé « O langoureuses douleurs de l'amour ». Poétique du désir en Mauritanie (ouvrage collectif dirigé par Michel Demeuldre).

4. Au sujet du concept de maîtrise de soi associé au masculin, voir C. Fortier (2001b).

5. La notion d'âge est fort relative et très récente dans la société maure.

6. Il est simplement désigné par le terme d'« assemblée » (*majlis*) dans la région du sud-ouest de la Mauritanie qu'est le Trarza.

Ces soirées débutent à la nuit tombée, après la prière de la nuit (*al-’ishâ*), et se prolongent fort tard. Elles ont en général lieu à l’écart des habitations, sur une dune éclairée par la lumière nocturne de la lune. Une telle atmosphère romantique est propice à l’inspiration poétique des participants. Ces veillées sont toujours accompagnées de musique qui résonne dans le silence de la nuit, aussi sont elles nommées occasionnellement d’un terme qui désigne la musique maure, *hawl*. Au rythme d’un petit tam-tam (*ḥbal*) joué par une des jeunes filles ou encore au son du « luth » (*tidînât*) du griot ou de la « harpe » (*ardîn*) de la griotte, les jeunes hommes, dans la fraîcheur de la nuit, improvisent des poèmes en l’honneur des jeunes filles présentes. Et pour leur plaisir, ils ne ménagent pas leur verve poétique, ainsi que le montre ce quatrain :

« C’est mon septième vers (*gâf*) depuis le début de la soirée, / et lorsque ma bien-aimée daignera sourire,  
j’improviserai le huitième et le neuvième, / le dixième et le onzième.<sup>7.</sup> »

La rivalité entre jeunes hommes a d’abord pour enjeu la déclamation du plus beau poème à celle qu’ils espèrent charmer<sup>8</sup>. Ainsi, en réponse à celui qui a commencé de composer un poème en l’honneur d’une jeune fille présente, un rival, pour surenchérir, déploiera son talent en composant sur la même rime que son prédécesseur un poème plus long qui deviendra un septain (*ḥal’a*). Ce développement peut partir du quatrain ou au contraire s’achever par lui comme le montre cet exemple :

« Il y a quelqu’un / qui m’a dit ce soir  
de le retrouver quand / il fera très noir. »  
« Dans ce triste campement, / que je sois damné si je mens,  
je ne sais trop comment, / mais ici à Boulanouar,  
il y a quelqu’un / qui m’a dit ce soir  
de le retrouver quand / il fera très noir<sup>9.</sup> »

Dans le domaine amoureux, le duel poétique s’apparente par ailleurs au tournoi du Moyen Age occidental dans la mesure où il a pour fin la conquête d’une femme. Cette surenchère poétique peut prendre la forme d’une joute satirique nommée d’un terme désignant le fait de couper (*gḥâ*) qui évoque la castration symbolique de l’adversaire. Les deux hommes qui se disputent une femme s’ingénient à se déprécier l’un l’autre, surtout lorsqu’ils sont liés d’amitié, chacun faisant allusion aux défauts ou aux déboires amoureux du rival. Ici, peu importe la véracité des faits, ce qui est recherché, c’est l’énoncé de situations peu avouables pour le concurrent. L’effet comique est garanti et cet échange cocasse provoque inmanquablement l’hilarité de l’assistance.

---

7. Cité par A.B. Miské (1970 : 60).

8. Ce type de défi verbal existe également chez les Touareg, voir à ce sujet J. Drouin (1992 : 174-175).

9. Cité par Iâbib wuld Mahfû dans sa chronique intitulée « Mauritanides » du journal le *Calame* daté du 2 au 8 août 1993. Nous voudrions rendre hommage à Iâbib wuld Mahfû, intellectuel sensible et courageux qui nous a quitté brutalement.

Les poèmes composés pour gagner le cœur d'une jeune fille vantent généralement sa beauté ; un des *topoi* consiste à déclarer que ses dents sont plus éblouissantes que la lumière de la lune. Le charme d'une femme dans la société maure réside certes dans sa beauté physique mais également dans la grâce de ses gestes. Aussi, au cours des réunions galantes, les jeunes filles adoptent une mimique féminine qui attire les regards.

De plus, sont aussi appréciés la qualité de sa conversation, son humour, sa manière de raconter des histoires et surtout sa façon de s'adresser aux hommes, façon qui se caractérise par un franc parler, certaines allusions audacieuses ainsi qu'une provocation bien mesurée (*akhayâl*). Celle qui a l'art d'animer une conversation et qui a la répartie facile est très courtisée, on dit d'elle qu'« elle ne manque pas de piquant », ou littéralement qu'« elle est salée » (*malâla*). Cette impertinence, signe d'une femme de caractère, est décrite par le poète Wuld Aïmad Dâm, à l'aube de sa vie :

« La plus dangereuse des tentations, celle contre laquelle ni l'âge  
ni la sagesse ne protègent, c'est la belle vierge aux  
seins provocants, qui n'a pas dépassé... douze ans.

Rameau souple ondulant au gré du vent, elle se voile ou se découvre  
(au gré de son caprice).

Ses mouvements brusques déconcertent et ses rires éclatants  
font perdre la tête : un marchand en oublierait ses diamants.

Ses répliques, tous ses propos, sont empreints d'une cruauté qui fend  
l'âme.

L'ignorant la croit dépourvue d'intelligence, mais qu'il s'y «frotte» un  
peu.<sup>10</sup> »

Le comportement par lequel une jeune fille se met en valeur lors de ces réunions nocturnes contraste avec la réserve qu'elle adopte devant des hommes plus âgés ; sa mère lui a appris très tôt cette double injonction, être effacée devant ses aînés et briller devant ses pairs. Mais il faut souligner que la hardiesse dont fait montre une femme dans l'interaction avec l'autre sexe se limite à la sphère du discours, puisque c'est à l'homme que revient l'initiative des premiers contacts.

Lors de ces réunions nocturnes, la jeune fille la plus courtisée est désignée par l'expression « celle qui a dérobé la tête de l'autruche » (*shâlat râÛ n'âma*). L'image de la tête de l'autruche, plus haute que celle des autres oiseaux, symbolise d'une part la beauté exceptionnelle de la femme et indique d'autre part son caractère inaccessible. L'autruche, dans la culture maure, est un personnage de conte animalier qui représente la femme vaniteuse et dédaigneuse, assurée de sa supériorité. Le caractère narcissique attribué à la femme apparaît en outre dans une autre expression locale : « celle qui a un long cou » (*twîlat al-ragba*).

Par ailleurs, afin de manifester son penchant pour une jeune fille au cours d'une réunion nocturne, un jeune homme peut « lui lancer son tur-

---

10. Poème cité par A.B. Miské (1970 : 83).

ban » (*zrig İawli 'alihâ*), signifiant ainsi qu'il jette son dévolu sur elle. Une femme de statut inférieur, le plus souvent une ancienne esclave ou une forgeronne, le subtilise, sachant que le propriétaire du turban le lui rachètera par un don. Cette pratique de séduction, nommée « la subtilisation » (*İawÖa*), connaît une autre variante où le galant n'a pas l'initiative première; une femme de statut inférieur se trouvant dans l'assistance prend de force un objet de parure d'une des jeunes filles qu'elle conserve jusqu'à ce qu'un homme de l'assemblée lui offre une compensation nommée de manière significative « la tête de l'autruche » (*râÖ n'âma*). Aujourd'hui où l'argent est devenu une valeur importante en Mauritanie, un jeune homme montrera son intérêt pour une femme en rachetant par une somme conséquente l'objet subtilisé. Il fait alors valoir la féminité de cette jeune fille ainsi que la masculinité qui lui est propre, associée à la générosité.

La femme surtout, jouit alors d'une considération qui s'ébruite au-delà du cercle de l'assemblée. Parmi celles qui « suscitent le duel » (*labrâz*) au sein de réunions nocturnes, certaines deviendront des *shabîbât*. Ce terme, construit sur la même racine arabe que le terme *shabâ*, jeunesse, désigne une femme adulée dont le nom est sur toutes les lèvres; à cet égard, la consécration suprême pour une femme consiste à être citée dans des poèmes qui resteront dans la postérité.

### Dangers

Celui qui a emporté de haute lutte les faveurs d'une jeune fille au cours d'une soirée nocturne continuera de lui montrer son attachement en essayant de la rencontrer en tête-à-tête. Or, dans une société nomade où il n'y a pas de nette séparation entre l'espace public et l'espace privé, les moments d'intimité sont rares, en particulier entre jeunes gens de sexe opposé. Aussi, ce n'est que nuitamment, lorsque ses proches sont endormis, qu'un jeune homme peut tenter d'approcher de façon plus intime une jeune fille. Le caractère clandestin de cette visite transparaît dans le nom qui la désigne et qui renvoie directement à la notion de secret (*sariyya*); par extension, cette notion s'applique à la femme courtisée (*sarî lamra*). Car si la séduction est largement acceptée dans la société maure, la règle veut qu'elle demeure discrète.

Aussi, au cours d'une visite nocturne<sup>11</sup>, l'amoureux prend de nombreuses précautions pour ne pas réveiller les proches de la jeune fille, en particulier son frère, animé par des sentiments de jalousie à l'égard des amants de sa sœur :

« ... Il a sellé son grand chameau, / son chameau de bataille  
qui accepte la selle sans gémir, / et il a marché longtemps, longtemps,  
jusqu'à ce qu'il ait trouvé Bûïssa, / la bien-aimée endormie.  
La illah ill Allah ... ah!<sup>12</sup> / ... Le frère aîné trouva la trace.

---

11. Le même type de visite nocturne existe chez les Touareg, voir à ce sujet Bernus (1981 : 157).

12. Le nom de Dieu est ici cité pour exprimer la peur et, en même temps, la demande de protection, comme dans l'expression : « ô mon Dieu! ».

Au bout de la trace, on trouve l'homme, / de même qu'au bout de la corde

on trouve le piquet de la tente. / La illah ill Allah ! Ill Allah... ah!<sup>13</sup> »

Il arrive qu'un jeune homme parcoure une très longue distance pour rejoindre sa bien-aimée. S'il possède son propre chameau, il l'harnache en pleine nuit et fait en sorte qu'il ne blatère pas afin que son déplacement ne soit pas remarqué. Mais s'il est encore trop jeune pour avoir une monture, il accomplit ce parcours à pied ; avançant dans une obscurité totale, il n'est pas à l'abri des piqûres de scorpion ni des morsures de serpent.

Un vers du dernier émir de la tribu guerrière des Awlâd Mbâarak, Khaviv wuld A'mar wuld 'Aly, énumère les obstacles qu'il a bravés pour rendre visite nuitamment à son aimée, dont un d'ordre religieux, la peur du châtiment divin :

« Cinq choses ne m'ont pas empêché de te retrouver : / ni l'obscurité, ni la crainte de Dieu, ni le froid, ni les serpents, ni les épines. »

Arrivé dans le campement de la jeune fille, le visiteur s'assure que ses parents dorment à poings fermés, et se glisse sous la bande de tissu qui se trouve à l'arrière de la tente (*ukhar kurar*). Un poème relate l'arrivée subreptice de l'amant :

« Aller et venir par amour pour toi / et te voir un instant me bouleverse ; arriver par derrière et se glisser / sous le pied du porte-bagages (*dbash*). »<sup>14</sup>

Une fois que le jeune homme est entré sous la tente, il réveille sa bien-aimée en lui pinçant doucement le nez (*naghlag al-vassa*). Alors, selon un comportement codifié, elle lui manifeste sa surprise en l'apostrophant : « Mais que fais-tu ici ? » (*akhbarak*). Il est de bon ton qu'elle maudisse celui qui a troublé son sommeil tandis que celui-ci l'interrompt par un « chut » sifflant (« *sss* »).

Ils s'installent alors pour converser à voix basse. Le jeune homme s'allonge parallèlement ou perpendiculairement à la jeune fille qui, elle même, tourne le dos à ses parents afin que ceux-ci ne puissent apercevoir le visiteur dans le cas où ils se réveilleraient. Par prudence, il peut préférer lui faire la cour au travers du léger tissu qui ferme l'arrière de la tente. L'entreprise est périlleuse car s'il était découvert, le père de la jeune fille n'hésiterait pas à le chasser à coups de bâton ou de fusil ; un poète en a fait la douloureuse expérience :

« Pas un jour ne passait sans que / je lui prouve mon amour, mais cette nuit on a brisé / une côte à ma passion. »<sup>15</sup>

Le père n'est jamais complice de cette rencontre à la différence de la mère, généralement flattée que sa fille soit courtisée. Dès lors, même si

---

13. Poème cité par Du Puigaudeau (1937 : 240).

14. Poème cité par Tausin (1982 : 136).

15. Poème cité par le Lieutenant Leborgne (1947 : 63).

elle est réveillée par des chuchotements - sa fille se trouvant à ses côtés du fait de la division spatiale des sexes sous la tente -, elle fait semblant de dormir. Cependant, s'il lui arrive d'entendre le froissement d'un tissu signalant quelque attouchement, elle se retourne soudainement pour manifester sa désapprobation sans toutefois faire un quelconque scandale.

La visite peut se prolonger fort tard et l'amant doit lutter contre le sommeil pour ne pas, comble du déshonneur, être retrouvé endormi aux côtés de la jeune fille. Il repart aussi discrètement qu'il est venu et retrouve son propre campement avant l'aube afin de ne pas être aperçu.

La visite nocturne apparaît comme une épreuve pour l'amant qui, après avoir bravé les périls du désert (scorpions, serpents, épines, froid) et dépassé la peur du châtimeur divin pouvant résulter du contact entre des personnes de sexe opposé non mariées, s'expose au risque d'être découvert. De tels périls sont le prix à payer pour rejoindre la bien-aimée ; en lui rendant cette visite jalonnée de risques, le jeune homme montre à sa belle qu'il est capable de mourir pour elle. Cette logique amoureuse sacrificielle est suggérée dans une maxime locale : « Qui peut t'aimer mieux que celui dont l'amour est plus fort que la préférence qu'il se porte à lui-même » (*li mâkhtir 'anak kûn râOu yibghîk*). D'autre part, une telle preuve d'amour est aussi une épreuve initiatique par laquelle le jeune homme révèle son courage, à sa belle d'une part, et à ses amis d'âge d'autre part à qui il racontera avec faste ses périlleuses aventures ; par ces visites nocturnes, le jeune homme se « masculinise » et se mesure à ses pairs.

### **Générosité**

Celui qui rendait visite la nuit à son aimée lui apportait en général un cadeau, par exemple un flacon de parfum (*bush min musk*). En effet, à cette étape de la relation amoureuse, qui n'est qu'à son début, le jeune homme ne peut déclarer directement à la jeune fille qu'il l'aime, mais le manifeste par des allusions, par sa patience, par sa prévenance, par ses poèmes et surtout par ses cadeaux. L'amant se montre dépensier envers celle qu'il chérit, car donner sans compter de son temps, de ses poèmes et de son argent c'est donner de soi-même. Dans la relation amoureuse, l'homme surenchérit en faisant assaut de générosité, valeur qui fait son honneur.

Aujourd'hui, les jeunes gens offrent à leur belle une séance de henné (*Ïanna*) ou de coiffure (*hvirr*) auprès d'une forgeronne, ou encore un objet de parure qui vise à flatter sa féminité comme un voile, un sac à main, ou un bijou. Ces cadeaux ont pour but de rendre hommage à la femme, et en particulier à sa beauté, ainsi que le montre l'expression qui les désigne, « offrandes à la beauté » (*hadiyât al-jamâl*). Ils sont toujours considérés comme une preuve d'amour, aussi un homme qui cherche à séduire ne peut s'en dispenser.

La femme peut accepter poèmes et cadeaux, sans se sentir obligée en rien, pouvant même se montrer ingrate à l'égard de son bienfaiteur. C'est ainsi qu'un poète, sous le coup du dépit amoureux, fait le compte des per-

tes et, en particulier, des dons (†am'a) accordés aux griots afin qu'ils chantent à sa muse les poèmes amoureux composés spécialement pour elle :

« Je veux être auprès d'elle, / je ne souhaite pas m'en distancer.  
Je l'ai aperçue / hier en traversant un lieu désert.  
Pour elle, j'ai perdu / tant de richesses (†am'a). O malheur !  
Pour elle, j'ai perdu / tant de quatrains (*givân*) et de poèmes (†al'a). »<sup>16</sup>

Cependant, malgré l'amertume conçue de la disproportion entre ce que le poète a donné et ce qu'il a reçu de sa belle, il continue à l'aimer et à lui dédier ses poèmes. Le caractère ambivalent de ce type de sentiment a quelque parenté avec le *joi* des troubadours qui renvoie à la fois à la notion de joie, de souffrance et de jeu. Dans la société maure, les refus féminins, loin d'éloigner l'amant, suscitent son désir; celui-ci est conscient du jeu de séduction à laquelle se livre la femme comme en témoigne le terme affectueux qu'il utilise pour la désigner : « la traîtresse » (*khawwâna*).

De plus, la déception de l'amant est non seulement fonction de l'indifférence de l'aimée mais aussi du niveau d'idéalité de son propre amour. Ainsi, de même que la haine peut naître d'un amour trop absolutisé, un poème de dépit peut se substituer au poème amoureux attendu. C'est ce que montre le poème de Mu'ammad wuld A'ïmad Yawra qui compare les charmes faussement prometteurs de la femme à « une vanité du ciel », expression riche de sens dans une société désertique qui suggère que la présence de nuages annonçant l'abondance n'aura été que pure mystification du ciel, la pluie attendue n'étant pas venue :

« La bien-aimée n'est point généreuse, / elle est la plus avare des avares.  
Ses rendez-vous ressemblent à des nuages / qui font croire que la pluie est imminente.

Nous avons compté boire l'eau de cette pluie, / mais hélas, les nuages se sont avérés une vanité du ciel. »

À travers ces multiples épreuves, le jeune homme apprend la maîtrise de ses désirs. Aux caprices de l'humeur chez l'aimée répond la constance de l'amant. De même que dans la *fin'amor*, la femme médiévale ne se donnait que parcimonieusement afin de mettre son amant à l'épreuve (*sofridor*), la femme maure n'accordait à l'homme que quelques concessions progressives, d'abord un sourire, une œillade...

Pour éprouver la patience (*Òabr*) de son prétendant, elle refusait longtemps tout contact physique, le laissant tout au plus ravir un des objets qu'elle avait portés. L'amoureux le conservait précieusement sur son cœur, le logeant dans la poche de son boubou (*darâ'a*). Il s'agissait en général du cure-dent (*miswâk*), objet érotique que la jeune fille avait tenu entre ses lèvres et qu'elle avait machouillé sensuellement. Par la médiation de cet objet métonymique, l'amant pouvait embrasser indirectement

---

16. Poème cité par Tazuin (1982 : 136-137).

sa belle. Le premier contact amoureux passait donc par un objet transitionnel à fonction fétichique qui représentait le prolongement du corps de l'aimée.

Un autre objet en contact avec la peau de la jeune fille pouvait jouer ce rôle médiateur, comme son chapelet (*tasbîl*), sa bague (*khatma*) ou, plus récemment, sa montre (*waqâta*) ; l'amant le portait à son tour afin de s'unir par ce moyen à sa belle<sup>17</sup>. Il s'attachait éperdument à cet objet « souvenir » — mot français passé dans la langue *Īassâniyya* — qui lui permettait, en outre, de supporter l'absence de l'aimée, et cela même après sa mort, comme le montre un poème où l'amoureux lui reste fidèle jusque dans la tombe, gardant tout contre lui certains objets qu'elle avait portés :

« J'ai tout perdu, mais j'ai gardé / ton cure-dent et ton chapelet.  
Quand je serai enterré, / on trouvera ton cure-dent.<sup>18</sup> »

L'objet fétiche représente non seulement la bien-aimée, mais également la relation amoureuse. En l'exhibant, le jeune homme rend publique cette relation qui l'enorgueillit. Plus récemment, c'est la photo de l'aimée qui joue ce rôle ; l'amant la porte avec lui dans la poche de son boubou et la montre avec fierté à ses amis.

### Échanges

De nos jours où les contacts corporels entre personnes non mariées ne sont pas rares, un tel amour empreint d'une grande pudeur prête à rire en Mauritanie<sup>20</sup>. En effet, les femmes, qu'ils s'agissent récemment de jeunes filles, et plus traditionnellement de femmes mariées ou divorcées, savent distiller certaines faveurs (baisers, caresses...) en échange des dons de leurs amants.

Odette du Puigauveau témoigne peu avant 1936 du comportement de femmes mariées vivant dans la région du sud-ouest de la Mauritanie : « Par chance, les maris récoltaient la gomme dans le sud du Trarza. Ainsi les femmes avaient toute liberté de fêter ces nobles voyageurs dont l'attention était flatteuse et les richesses enviabiles. Elles avaient déjà obtenu des éclats de sucre, du thé, quelques pincées de tabac. Maintenant, il s'agissait de gagner du mesk<sup>21</sup> par des cajoleries plus pressantes » (1992 : 124).

Aujourd'hui les cadeaux ont changé, mais les manières de les obtenir sont les mêmes. Par exemple, lorsqu'une femme s'apprête à préparer du thé pour accueillir selon les règles de l'hospitalité celui qui vient lui rendre visite, et que le sucre manque, elle s'en étonne afin qu'il lui donne furtivement un billet pour en acheter. Certaines catégories de femmes ont parfois intérêt à se montrer agréables avec les hommes qui cherchent à les

---

17. Cela rappelle le rôle du ruban dans la littérature classique française.

18. Poème que j'ai recueilli oralement auprès d'Ahmed Baba Miské, qu'il en soit ici remercié.

19. Il en est de même chez les Touareg, voir à ce sujet Bernus (1981 : 157).

20. Ce type de comportement amoureux est attribué ironiquement à une tribu maraboutique de l'est de la Mauritanie réputée la plus austère du pays, les Idaybûsât.

21. Le « mesk », ou selon une translittération plus exacte, *musk*, est une sorte de parfum.

séduire. C'est en particulier le cas des femmes divorcées qui sont souvent dans une situation économique précaire, et ce surtout lorsqu'elles ont des enfants à charge dont le père ne s'occupe guère alors même qu'ils y sont obligés par la loi musulmane.

Il arrive qu'elles habitent chez leur mère, qui est généralement veuve du fait de la grande différence d'âge entre époux et, par là même, dans une situation matérielle difficile. Aussi, ceux qui courtisent une femme divorcée et lui apportent des cadeaux ne manquent-ils pas, par politesse, d'en faire également à sa mère. Tirant profit de ces visites masculines, il peut arriver que celle-ci accueille avec des égards particuliers les courtisans les plus fortunés de sa fille et l'oblige, de manière sibylline, à passer un moment avec eux.

Les femmes divorcées que fréquentent les jeunes hommes ont à peu près leur âge en général, les jeunes filles se mariant plus précocement. Aujourd'hui les divorces étant très fréquents en Mauritanie, une femme de vingt-deux ans peut avoir été mariée à trois reprises, alors qu'il est courant qu'un jeune homme de son âge soit encore célibataire.

L'homme se plie d'autant plus aux exigences matérielles de la femme divorcée que, si elle accepte ses faveurs, il la sait plus expérimentée que la jeune fille. De plus, en cas de grossesse, elle est attribuée par le droit musulman à son ancien époux dans la mesure où elle survient moins de sept ans après leur séparation (Fortier 2001a : 112, note 51).

Aujourd'hui, à Nouakchott, certaines femmes divorcées qui sont reconnues comme des *shabîbât* savent tirer profit de leurs charmes, n'hésitant pas à dépouiller les hommes riches qui les fréquentent. L'avidité des femmes dans la société maure est, aux dires des hommes, proverbiale : « Donne à la femme un empan, elle prendra une coudée » (*mra ta' fîhâ ash-shbar, ta' fîhâ al-dhrâ'*). Celle qui a l'art d'obtenir quelque avantage économique de ses amants est appelée *mishtamra*, terme dérivé du mot *shamra* qui évoque l'idée d'opportunisme. Ce terme, loin d'être péjoratif, désigne une femme perspicace et audacieuse qui sait bénéficier de son ascendant sur les hommes. Des amoureux moins fortunés peuvent avoir à souffrir de cette situation :

« Parce que tu recherches un bon parti / tu me dédaignes. O ma bien-aimée !

Sache que tu repousses / quelqu'un qui t'adore. »

Récemment, un homme qui avait détourné de l'argent public pour les beaux yeux de sa belle s'est retrouvé en prison ; la crainte du poète n'était donc pas dénuée de fondement :

« Voilà celle qu'on appelle Dakûma ! / O mon Dieu, je vais corrompre l'État. »

Aujourd'hui, si la noblesse est toujours importante, il n'en demeure pas moins que l'argent est devenu un élément essentiel de la séduction masculine. Un homme noble démuné de tout signe extérieur de richesse, comme une voiture ou une maison, aura bien des difficultés « à courir les

filles ». En effet, la plupart des femmes recherchent de nos jours à être courtisées par un « patron » (*baṭrân*)<sup>22</sup> afin qu'elles puissent bénéficier de ses largesses ; le terme français de « patron », introduit récemment par les femmes dans le vocabulaire *lassâniyya*, désigne un homme à la situation professionnelle enviable.

Depuis peu, le passe-temps favori des jeunes citadins quelque peu fortunés consiste à « aller chercher les femmes » le soir venu. Cette pratique est en outre légitimée par le sens commun qui affirme qu'« un jeune est toujours en quête d'une aventure » (*shâbi dawart 'azza*). L'expression qui désigne cette activité renvoie au fait d'errer, *iÔâdar*, puisque les jeunes hommes partent à plusieurs, souvent en voiture, à la rencontre de femmes seules. Ils se rendent en particulier dans les salons de femmes divorcées pour « tenter » leur chance ; cette expression nouvelle, « *tantî* », ainsi qu'une autre, plus récente encore, « *tdrâgî* », sont inspirées du français. Ce nouveau type de comportement est qualifié de « citadin » (*dâshra*) car il touche surtout la capitale ainsi que d'autres villes du pays.

En outre, lorsqu'un groupe d'amis passent la nuit dans une ville qu'ils ne connaissent pas, à l'occasion d'un mariage ou pour affaire, il est fréquent qu'ils rendent visite à des femmes divorcées. Si elles décident de leur accorder quelques faveurs, elles demanderont à leurs amants d'un soir un cadeau, tel un voile. Ce type de relation est extrêmement éphémère ; cependant, dans le cas où ces hommes aient l'occasion de revenir dans la localité, ils leur rendront éventuellement visite une nouvelle fois.

Récemment, à Nouakchott, un nouveau divertissement pratiqué entre amis, célibataires ou mariés, consiste à se rendre en dehors de la ville durant le « week-end » du jeudi et du vendredi pour boire du lait, chasser les outardes, et surtout conquérir les filles de la brousse (*bâdiyya*) réputées pour leur « bonne chair ». Ces hommes qui arrivent dans des campements isolés avec leur belle voiture et leurs précieux cadeaux rapportés de la ville ne manquent pas d'impressionner « les broussardes ».

Dans le jeu amoureux, la femme est objet de désir pour l'homme et n'est jamais reconnue par lui comme un sujet désirant. Celle qui est courtisée tire quelque avantage matériel de ces relations de séduction qu'elle sait, le plus souvent, passagères. L'homme en supporte le coût car cela flatte sa masculinité liée à la générosité ainsi que son goût de la conquête associée au défi. Surtout, se faire désirer pour une femme est une manière de se faire respecter car, en accordant immédiatement ses faveurs, elle donnerait l'image d'une femme éprise de contacts physiques. Elle perdrait alors ainsi toute dignité, valeur qui, dans cette société, est étroitement liée à la pudeur. Elle doit en effet défendre son image de femme inaccessible auprès de laquelle l'amant, par sa patience et sa pro-

---

22. Ce terme français est ainsi déformé car la lettre « p » qui n'existe pas en arabe est souvent prononcée comme un « b » par les arabophones.

23. Cette représentation de la féminité n'est pas propre à la société maure, mais est partagée par de nombreuses sociétés, y compris, dans une certaine mesure, la nôtre.

digalité, pourra gagner l'intimité. Le féminin est en dernière analyse un révélateur du masculin en tant qu'il enseigne et révèle à l'homme ce qui fait sa masculinité : générosité, courage et maîtrise de ses pulsions.

## BIBLIOGRAPHIE

- Bernus E. *Touaregs nigériens. Unité culturelle et diversité régionale d'un peuple pasteur*. Paris : L'Harmattan ; 1981.
- Drouin J. Amour, poésie et onirisme chez les Touaregs. In : Yacine T, editor. *Amour, phantasmes et sociétés en Afrique du Nord et au Sahara*. Paris : L'Harmattan ; 1992. p. 174-188.
- Du Puigauveau O. *La grande foire des dattes. Adrar Mauritanien*. Paris : Plon ; 1937.
- Du Puigauveau O. *Pieds nus à travers la Mauritanie. 1933-34*. Paris : Phébus ; 1992.
- Farès B. *L'Honneur chez les arabes avant l'Islam*. Paris : Maisonneuve ; 1932.
- Fortier C. Le lait, le sperme, le dos. Et le sang ? Représentations physiologiques de la filiation et de la parenté de lait en islam malékite et dans la société maure de Mauritanie. *Cahiers d'Études Africaines* 2001a ; 41 (1) : 97-138.
- Fortier C. L'interdit du vin en islam ou l'ivresse dévirilisatrice. L'usage licite des plaisirs dans la société maure : jeu, tabac, thé, musique et femmes. In : Becker HS, editor. *Qu'est-ce qu'une drogue ?* Paris : Atlantica ; 2001b. p. 33-58.
- Leborgne Lieutenant. *Chansons maures*. Mémoires CHEAM 1947 ; (47) 1265.
- Miské AB. Al-Wasît. *Tableau de la Mauritanie au début du XXe siècle*. Paris : Klincksieck ; 1970.
- Reig D. *Dictionnaire arabe-français*. Paris : Larousse (Saturne) ; 1983.
- Tauzin A. Autour de la poésie amoureuse maure de la Mauritanie et du Mali. *Littérature orale arabo-berbère* 1982 ; 13 : 129-146.

## RÉSUMÉ

### Épreuves d'amour en Mauritanie

Les hommes nobles de la société maure de Mauritanie, société de pasteurs nomades, connaissaient jusqu'à peu un code de galanterie inspiré de la chevalerie arabe qui se manifestait en particulier dans le rapport aux femmes, et surtout à l'occasion de relations amoureuses. L'homme faisait don de soi à sa belle par l'entremise de poèmes inspirés par sa muse, de visites nocturnes semées de mille périls, et de divers cadeaux somptueux. La rivalité qui l'opposait à d'autres jeunes hommes dans la conquête d'une femme, ainsi que le courage, la ténacité et la générosité dont il devait faire montre constituaient autant d'épreuves initiatiques à surmonter. La voie de l'amour est aussi celle de la masculinisation, et les preuves d'amour, des épreuves de virilité. La femme pouvait répondre ou non, et cela de différentes façons, à cette dépense amoureuse où les cadeaux jouaient une place centrale. Elle était de toute façon toujours au départ objet du désir de l'homme, désir que celui-ci apprenait à discipliner à travers cette cour même. L'activité féminine se bornait à aiguïser le désir masculin par sa beauté, son discours relevé, ses mimiques sensuelles et ses refus mesurés, s'attachant ainsi à défendre son image de femme pudique.

### Mots-clés :

*Maures, arabité, masculin, féminin, courtoisie, séduction, poésie, cadeaux, jeunesse, initiation.*

ABSTRACT

**Tests of love in Mauritania**

Noble men of the Moorish society of Mauritania, a nomadic society, had until recently a courtesy code inspired of the Arab chivalry which expressed itself particularly in the relationship with women, and more precisely in love relationships. The man gave himself to the woman through poems inspired by his muse, through night visits with thousands of perils, and through a variety of sumptuous gifts. Rivalry with other young men in the conquest of a woman, as well as courage, tenacity and generosity he had to demonstrate were initiation proofs to surmount. The path to love is also the path to « masculinisation », and proofs of love are proofs of virility. The woman is free to answer or not, and this in different ways, to this love expense where gifts play a major part. She was in anyway always the object of the desire of a man at the beginning, desire that he learned to discipline by this courtship itself. Feminine activity was limited to stimulate the masculine desire by her beauty, her provocative discourse, her sensual mimics and her moderate refusals to defend her image of a prudish woman.

**Key words :**

*Moors, arabic, gender, chivalry, seduction, desire, poetry, gifts, youth, initiation.*

RESUMEN

**Pruebas de amor en Mauritania**

Los hombres nobles de los Moros de Mauritania, sociedad de pastores nómades practicaban hasta hace unos años un código de galantería (inspirado por la caballería árabe) que se manifestaba sobre todo en las relaciones con las mujeres y más especialmente en las relaciones amorosas. El hombre hacía donativo de sí mismo a su enamorada por el medio de poemas inspirados por su Musa, de visitas nocturnas hechas a pesar de miles peligros, y de regalos suntuosos. La rivalidad que lo oponía a otros hombres jóvenes en el momento de la conquista de una mujer, como también el coraje, la tenacidad y la generosidad que tenía que manifestar constituían un conjunto de pruebas de iniciación que debía superar. El camino del amor era también el de la masculinidad y las pruebas de amor eran también pruebas de virilidad. La mujer podía contestar o no, y eso de distintas formas, a estos gestos amorosos en los cuales los regalos ocupaban un lugar central. De todas maneras ella era siempre al comienzo el objeto del deseo del hombre, un deseo que éste aprende a disciplinar a través del hecho mismo de cortejar. La actividad femenina se limita a estimular al deseo masculino por el medio de su belleza, de su discurso noble, de su mímica sensual y de sus rechazos moderados, para proteger así su imagen de mujer púdica.

**Palabras claves :**

*Moros, masculino, femenino, cortesía, seducción, poesía, regalos, juventud, iniciación.*